

**Le jeune homme du Mont des Oliviers ;
sa représentation dans les oeuvres d'art**
Hella Krause-Zimmer

Le passage connu dans l'Évangile de Marc¹, à propos du jeune homme habillé d'un drap jeté sur son corps nu, que les poursuivants tentent de saisir pendant l'arrestation de Jésus, apparaît singulier sous de nombreux rapports. Il n'est pas évident, d'après l'Évangile, de savoir qui est ce jeune homme et pourquoi il est fait mention, surtout, de son étrange nudité. Quelle importance recèle cet inconnu, en un moment où l'on est censé faire le récit de l'arrestation de Jésus? Comment vint-il, surtout, en ce lieu de rassemblement secret, auquel le Seigneur s'était rendu avec ses disciples après la cène? Et les poursuivants, qui cependant laissèrent les disciples en paix – pourquoi s'emparent-ils de lui? Le récit de Marc est très évident. Il est dit tout d'abord: « *Et les disciples le laissèrent (Jésus) et s'enfuirent tous.* » La phrase suivante raconte: « *Et un jeune homme le suivait...* » Les disciples et le jeune homme sont clairement distingués les uns de l'autre. « *Mais lui, lâchant le drap, s'enfuit tout nu.* »; Qu'a-t-on à se représenter à ce sujet? Si l'on porte une chemise, cela ne va cependant pas car il devait être simplement enveloppé dans le drap pour pouvoir le lâcher.

Il est bien connu que Rudolf Steiner a eu une explication de cet événement, relaté par Marc seulement, avec laquelle on doit d'abord se familiariser. Cette scène fait partie du grand mystère qui se déroule au moment le plus intense de la vie du Christ – dans la Passion –. Comme il le dit, en effet, une vision supra-sensible s'est révélée à Marc, une imagination dans laquelle il reconnut que Jésus fut abandonné par la force cosmique du Christ, par « l'aura » divine supra-humaine.

Nous nous souvenons : Marc n'était pas présent à Gethsémani. La vision se révéla par l'entremise d'une évocation postérieure de l'événement. Postérieure et en même temps toute nouvelle. À un moment pendant lequel il est possible de considérer la Passion rétrospectivement. Et cela, par un homme qui, entre-temps, apprit la résurrection et en fut profondément touché.

Marc était un élève de Pierre. Par ce dernier, il entendit le récit des événements christiques. Il en fut si enflammé que l'ensemble de la scène surgit en son âme sous la forme d'une vision. Vivant par intermittence à Alexandrie, il avait appris à connaître les points de vue spirituels de la gnose. Son âme était éveillée et préparée, les grandes questions christiques la préoccupaient. Tout cela crée les conditions favorables à la formation de son évangile. Il en résulta pour lui, alors qu'il décrivait la scène du Mont des Oliviers, qu'il vit bien ce « jeune homme, tout de blanc vêtu », et le relata en deux phrases, sans autre commentaire.

Il vit de manière imaginative, c'est-à-dire par une image véritable, une parabole, comment la part divine immortelle s'éloigna de la part mortelle de Jésus, il vit comment elle se retira pour laisser le Fils de l'homme poursuivre seul son cheminement vers la mort, dans la douleur.

Si l'on pense à la plénitude de puissance cosmique du Christ, qui guérissait les malades et ressuscitait les morts, alors on comprend qu'à présent ces possibilités font défaut à Jésus ou qu'il est abandonné par elle.

Dans la mosaïque de Théodoric de Ravenne¹, cette métamorphose du thaumaturge, d'une beauté apollinienne, en un Christ de souffrance, étriqué et triste, est illustrée de manière émouvante.*

Rudolf Steiner décrit comment, d'une part, l'élément cosmique christique abandonne alors Jésus et se retire, et d'autre part, il parle de l'impulsion christique rajeunissante qui pénètre

¹ « Et un jeune homme le suivait, un drap jeté sur son corps nu. Et on l'arrête. Mais lui, lâchant le drap, s'enfuit tout nu » [Marc 14, 51-52.]

nouvellement dans la terre et que rien ne retient parmi tout ce que l'évolution de la terre a apporté jusqu'alors. Le jeune homme vêtu de blanc représente ces deux aspects, car tous les deux sont identiques.

Cette jeune impulsion du Christ, qui a pu s'incarner en Jésus, ne trouve plus d'appui à présent; elle *doit* s'enfuir, car cette heure terrestre de l'événement lui est hostile. Ce n'est qu'au travers de la résonance avec les âmes des élus, que Jésus peut soutenir la grande aura cosmique qui le rend insaisissable. Mais les apôtres se sont dérobés au jardin de Gethsémani. Ils dorment en cette heure de détresse. La coupe ne s'éloigne pas et le Fils de l'homme est privé de secours. Mais la force cosmique du Christ ne l'abandonne pas complètement, elle l'enveloppe et reste liée à sa Personne. Et après la mort, le jeune homme vêtu de blanc sera à nouveau perçu par les femmes, qui se sont rendues au tombeau, et il pourra leur dire: « Il est ressuscité ! ».

Revenons encore une fois sur la question de la vision. Si l'on considérait la situation comme ceci: Marc, d'un côté, a devant lui la scène extérieure de l'arrestation et entre ces événements, le jeune homme vêtu de blanc, sous la forme d'une imagination qui, pour ainsi dire, règne alentour en esprit; alors la question devrait surgir: est-ce que les poursuivants ont eu, eux-aussi, cette vision? Comment auraient-ils, sinon, tenté de s'en emparer? Comment le voient-ils donc, en somme? Mais la question est manifestement posée de travers et ne concerne pas pertinemment la façon selon laquelle les choses se sont passées. Marc voit plutôt l'événement sur deux plans. Il voit que ce fait unique de l'arrestation présente deux aspects différents – un aspect terrestre et un aspect spirituel. En effet, il se rend compte que la possibilité de cette arrestation physique a un préalable spirituel. Et autre chose encore. Ce qui s'ouvre là, à la compréhension de Marc, c'est ceci: les poursuivants, dans cette scène, sont les instruments d'une volonté qui ne tend pas seulement à anéantir Jésus, mais qui veut surtout effacer l'influence du Christ sur la terre. Cette volonté veut s'emparer justement aussi du « jeune homme vêtu de blanc »; elle veut se saisir du *Christ*; se saisir de l'impulsion cosmique salvatrice et régénératrice.

Marc, en tant que pionnier du christianisme, a entre-temps beaucoup souffert. Il éprouva à Rome le martyre de Pierre, son maître. Il connaît les puissances d'opposition. Des bouleversements profonds ont sensibilisé sa compréhension face à ces opposants spirituels qui veulent réduire à néant le christianisme. Aussi accède-t-il profondément dans la compréhension de cette scène cruciale au commencement de la Passion. On voit, chez quelques-uns de ceux qui tentèrent d'y avoir accès aussi, à quel point ils se sentirent aussi mal assurés de le faire.

Barna da Siena (14^{ème} siècle), dans sa fresque de la cathédrale San Geminiano, laissent les mains d'un sbire arracher la tunique blanche d'un homme, qui se trouve au milieu de la cohorte des disciples s'enfuyant et qui, comme eux, est pourvu d'une auréole.

Giotto montre l'arrestation du Christ sur les fresques de la chapelle des Scrovegni à Padoue de telle façon que le milieu du tableau est dominé par la scène du baiser de Judas, mais à droite, au premier plan, se tient un prêtre à l'allure extérieure frappante, dans une tunique bordée d'or. Il lève le bras, montrant l'autre côté du tableau et ordonne à un sbire habillé d'un vêtement gris de saisir quelqu'un. Son regard et sa mine attendent avec impatience cette action, dirigée vers l'autre côté du tableau. La scène centrale avec Jésus ne l'intéresse pas, mais il est important pour lui de veiller à ce que là, de l'autre côté, personne ne s'enfuit. Le sbire, qui empoigne le vêtement, – avec la tête couverte et qu'on ne voit que de dos – produit un tout autre effet, par sa tunique grise, que les autres personnages; il agit de manière ténébreuse et méchante. Les jambes écartées, il tente de prendre solidement appui à l'encontre de celui dont il arrache la tunique. Mais *qui* est celui qu'il saisit, ça on ne peut pas le voir. Seule l'étroite bande rose d'un manteau représente ce qu'il tient dans les mains; et on ne voit rien de plus. Ainsi nous ne voyons pas d'étoffe blanche et pas de jeune homme; c'est

pourquoi l'on peut aussi penser qu'il s'agit d'un disciple en fuite (mais les poursuivants ne s'emparèrent pas des disciples). Le personnage, dont la saisie provoque manifestement l'intérêt du prêtre, reste invisible. Comme si Giotto voulait dire: nous ne savons pas qui est ce jeune homme – comment dois-je donc le peindre?

Albert Dürer fait droit au texte et à la scène le plus intelligiblement. Dans sa « petite Passion », une série de gravures sur bois, le jeune homme est absent, mais dans le cycle des gravures sur cuivre, et plus nettement dans sa « grande Passion », il l'insère dans le tableau de l'arrestation. Au premier plan, on voit la rude scène de la prise de Jésus, et on voit Pierre qui lève son glaive contre un écuyer. Mais en arrière plan, complètement à l'écart, le jeune homme s'enfuit, suivi par un écuyer en armure. Ce jeune homme a jeté une étoffe blanche et lâche sur ses épaules. Ce n'est pas une tunique, aussi le soldat peut-il emballer la laize². Mais le fugitif se dévêt et lui échappe. Ainsi cela avait bel et bien une signification, pour Dürer, de peindre cette scène comme un événement réellement à part, de façon à ce qu'elle ne puisse être confondue avec la fuite des disciples.

Si on laisse agir en soi les conférences de Rudolf Steiner, si l'on tente de comprendre que la coupe, qui ne s'éloigne pas du Christ-Jésus, représentait l'infinie solitude – n'étant accompagnée d'aucune âme compréhensible, il dut souffrir la Passion – alors la question surgit: Que serait-il arrivé, si les disciples, comme Jésus l'avait espéré, ne fussent pas tombés de fatigue et fussent restés vigilants en leur âme, fatigue de laquelle il tenta en vain de les réveiller? Méditer cela en mettant en œuvre une compréhension issue des sentiments, pourrait représenter une grande tâche. Extérieurement, rien d'autre ne se serait vraisemblablement produit, et cependant il semble que beaucoup de choses auraient été différentes. Se rendre compte de *ce* qui aurait justement changé, éveille de nouveaux sentiments. Combien le Christ-Jésus avait-il mis d'espoir dans l'accompagnement des apôtres, pour qu'Il ressente leur défaillance comme une coupe amère, dont Il avait espéré qu'elle aurait pu s'éloigner de Lui!

Si au moins les trois apôtres élus avaient compris « qu'une impulsion cosmique brillait en cette affaire terrestre », s'il avait pu saisir que ce qui préparait, à présent, le chemin de la Passion appartenait à « la mission du Héros cosmique », alors « le lien entre le Christ-Jésus et les disciples aurait été maintenu jusqu'au-delà du Mystère du Golgotha ». Alors il n'y aurait pas eu de jeune homme s'enfuyant, et le Christ aurait pu puiser une force dans la toute puissance spirituelle de l'aura divine. Alors l'effort pour maintenir encore et surtout le corps usé jusqu'à l'accomplissement de la mission, alors la progression du combat jusqu'à l'exsudation sanguine, jusqu'à l'agonie, auraient été probablement plus aisés.

Ce n'est que dans l'humilité la plus totale, comme Rudolf Steiner le souligne expressément, que l'on peut oser se transposer dans l'âme de Jésus-Christ « Celui qui, dans un suprême effort maintint le lien qui s'était tissé jusqu'aux âmes des Apôtres ».

L'humanité défailloit de trois manières en ce temps. Trois possibilités s'offraient à elle, mais il se révéla que l'humanité n'avait pas la maturité lui permettant de les saisir.

L'exigence la plus lourde s'appliquait aux disciples: être éveillé et reconnaître « que là, parmi eux, se trouvait Celui qui n'était pas simplement ce qu'Il signifiait en tant qu'homme à leurs yeux, mais qui était environné d'une aura par laquelle les forces cosmiques et les lois cosmiques pénétraient la Terre en profondeur ».

Une autre exigence s'adressait aux meneurs du peuple hébraïque, aux grands prêtres et aux dirigeants, à ceux qui connaissaient l'Écriture. « Quelle compréhension était-on en droit d'exiger d'eux? L'Évangile le dit clairement, on ne peut pas leur demander de comprendre la nature cosmique du Christ; mais on pourrait s'attendre qu'ils considérassent..., que la mission du Christ venait en quelque sorte couronner la mission du peuple juif tout entier..., qu'ils

² Bande de toile d'un voile. *ndt*

vissent en lui l'envoyé venu parfaire la mission de David... Le peuple juif aurait dû comprendre que le Christ venait achever sa propre mission et lui donner un nouvel élan. » Et la troisième question décisive s'adresse aux Romains. Ils n'avaient pas besoin d'accomplir les deux exigences précédentes, ils auraient dû comprendre que ce « Roi des Juifs », ce « Fils de David », représentait le point culminant de l'évolution du peuple Juif, et « qu'à présent, le moment était venu pour la civilisation hébraïque de se répandre en Occident... Les Romains auraient dû simplement considérer les Juifs comme une partie du monde civilisé. ... Et si les Romains l'avaient compris, que serait-il arrivé ensuite? Pas autre chose que ce qui est arrivé sans cela, simplement ils ne l'ont pas compris. »

Il ne se serait produit rien d'autre, et pourtant tout aurait été bien différent. Méditer la-dessus, avant tout à propos de la première situation, celle des Apôtres et du jeune homme, pourrait constituer, pour nous aujourd'hui, une mission de Pâques.

* Voir Hella Krause-Zimmer : *Le Christ et le Jeune homme vêtu de blanc – aspects particuliers dans la mosaïque de Théodoric de Ravenne*, (non traduit) Walter Keller Verlag, Dornach.

Citations tirées de *L'évangile de Saint Marc*, GA 139, 9^{ème} conférence du 23 septembre 1912.

Das Goetheanum N°15, 11 avril 1993

(Traduction: Daniel Kmieciak)